



## LA RUE DES POSTES.



L'habitant de la province ou l'étranger, nouveau venu dans Paris, pourrait croire, en lisant ce chapitre, que je vais lui parler de la rue où, chaque jour, des milliers de bras, s'allongeant et se croisant les uns à l'envi des autres, laissent tomber des milliers de lettres dans une ouverture large et profonde, espèce de gouffre qui revomit périodiquement ce qu'on lui jette, et dont la bouche, hérissée de dents de fer, ressemble à ces gueules béantes des gar-

diens du Ténare, toujours prêts à dévorer, toujours prêts à saisir. C'est le *vastâ voragine gurgis* de Virgile, avec son *inhians triâ Cerberis ora*.

On pourrait croire aussi qu'il s'agit de la rue où des légions de voyageurs vont prendre ou délaisser tour à tour le coursier qui les traîne hors Paris, ou le postillon qui les y amène; espèce de haras d'hommes et de chevaux qui logent, mangent, couchent et voyagent ensemble; postillons poudreux, au chapeau de cuir gaulonné et à la veste bordée de rouge; centaures d'écurie, moitié chevaux, moitié hommes; chevaux usés, vieux, maigres, rabougris et poussifs; le tout ayant seuls le droit de nous voiturier tant bien que mal hors barrières, et exploitant de conserve le monopole de la route et le privilège de la course.

Ce n'est ni de l'une ni de l'autre de ces rues que je parle; il n'y a pas plus de poste dans la rue *des Postes*, que de bergers dans la rue *Bergère*; et il n'y en a jamais eu, je pense, car elle a toujours été placée trop loin et trop haut pour un pareil usage. Cette raison, cependant, pourrait fort bien ne plus en être une, depuis que la Poste Royale a été se nicher à une lieue du centre de Paris, sur une montagne, pour mieux se trouver à la portée du service, et la plus grande commodité des voyageurs.

Mais Paris est ainsi fait; c'est un immense fouillis avec mille quatre-vingts rues, et je ne sais combien de places et de ruelles, où tout se confond, tout se mêle, tout abonde, tout manque; tout est là, rien n'est en ordre; c'est une immense Babel, où les langues se croisent, où les mots ne suffisent pas aux choses, où les choses ne répondent pas aux mots. Aussi, bien fou et bien trompé serait celui qui, ne connaissant pas la Ninive moderne, se fierait à ses rues, et s'appuierait sur leurs noms pour en trier les fils et en classer le labyrinthe; les rues de Paris sont menteuses comme ces vases dont le liquide a mille fois changé, mais dont les étiquettes sont demeurées les mêmes. La rue *des Carmes* n'a plus de carmes; le quai *des Augustins* n'a d'autres augustins que des pigeons et des libraires; la rue *des Capucines*, d'autres capucins que ceux de nos affaires étrangères. Quant à ma rue des Postes, « anciennement, » dit Sauval, « elle se nommait la rue *des Pots*, à cause de quantité de potiers de terre qui s'y sont établis d'abord, et y ont fait de la poterie. » D'où son nom présent de la rue des Postes serait formé par altération de son vieux nom de la rue des Pots. Ainsi, tout sur la terre, jusqu'aux noms des rues, tout change, se dégrade, et se transforme.

Aujourd'hui ma rue n'a plus ni pots ni pote-

ries; elle n'a plus que des couvents, des pensions, des séminaires, et des collèges. Elle s'est fait savante, elle s'est fait pieuse; elle est devenue la rue des moines et des nonnes, des dévotes et des prêtres.

Parfois, délaissant les quartiers vivants et les bazars d'outre-Seine, il vous est arrivé de gravir les gorges étroites et sales de la vieille rue Saint-Jacques, jusqu'à l'église Sainte-Geneviève, révolutionnairement dite le Panthéon.

La rue des Postes est tout près. En effet, faites deux pas au-delà du Panthéon; traversez la rue de l'Estrapade, où logeait Diderot, Diderot dont la tête encyclopédique était comme un dépôt de toutes les connaissances humaines; arrivez sur la place qui doit son nom à l'ancien supplice connu sous le nom de *l'estrapade*, supplice qui consistait à lier les mains d'un condamné, et à l'enlever au moyen d'une potence, du haut de laquelle on le laissait retomber à deux pieds de terre; secousse horrible, dont le heurt brisait, disloquait, cassait des os qui craquent et des muscles qui crient, et par son contre-coup imprimait à la corde une vibration d'agonie dont la pensée seule donne le frisson dans tous les membres!... Eh bien, placez-vous là, à l'endroit même, si vous le voulez, où s'élevait la potence, et regardez devant vous. Cette rue étroite et

longue qui descend, sombre et resserrée, vers le faubourg Saint-Marceau, c'est elle, c'est la *rue des Postes*. En vain vos yeux la parcourent et la suivent, vous avez beau regarder et chercher de toutes parts, vous n'apercevez rien: rien que des portes fermées, rien que des fenêtres closes. La rue ressemble à un damier dont toutes les cases seraient noires. Çà et là de petites ouvertures, en forme de meurtrières, donnent au jour un passage dont elles semblent avares; on se croirait devant une place forte. Plus loin, des grilles de fer, qui se coupent et s'entre-croisent, semblent ne vouloir laisser, dans les mille nœuds de leurs interstices, que comme un point à la lumière; on se croirait devant une prison. Les fenêtres des mansardes, au plus haut point de l'édifice, sont munies d'abat-jours; la rue est anathématisée, le jour proscrit, la lumière maudite. Il semble, en traversant ces déserts, qu'on soit à côté d'un peuple de hibous, de chats-huants ou de chouettes; on ne voit rien, on n'entend rien. Le silence de la rue vous glace, vous met comme un couvercle de plomb sur le cœur; vous sentez qu'il y a près de vous des êtres qui doivent ne respirer qu'avec peine, et étouffer faute d'air; ces maisons noires, hautes, silencieuses et sombres,

vous font peur. Vous êtes-vous figuré quelquefois, quand vous songez à ces vieilles cités détruites par le fer ou la flamme, vous êtes-vous figuré être seul dans une ville déserte, longue et morne, ville cadavre dont le sang s'est figé, et la vie s'est éteinte? alors vous regardez autour de vous, et ne voyez personne; vous ouvrez la bouche, et n'osez appeler, car nul écho ne vous répond, et ce silence qui vous entoure vous épouvante. Eh bien! c'est là l'impression que la rue des Postes a souvent produite sur moi, lorsque j'allais le soir, par les longues nuits d'hiver, dans cette rue où rien ne bruissait, pas même le fiacre lointain qui roule, ou le piéton qui passe. Dans la journée, quelquefois la voix monotone et fêlée d'un mendiant qui aboie de concert avec son chien qui crie, trouble seule le silence de la rue. De temps en temps, une dévote enveloppée dans sa mante et dans son capuchon, ou quelque prêtre à l'œil sournois et à la robe noire, jettent en passant quelques sous dans le chapeau du mendiant, qui s'interrompt pour marmotter *Merci*, tandis que son chien a levé la tête, comme pour contempler le bienfaiteur de son maître; puis le chien et le mendiant continuent de plus belle leur marche et leur mélodie. C'est surtout le dimanche que cela

peut se voir; car ce jour-là la rue des Postes est vivante, ce jour-là elle est sortie du tombeau; c'est son grand jour, son jour de résurrection. De toutes les rues voisines arrivent et débouchent des processions de vieilles femmes, qui vont chanter et entendre leurs messes et leurs vêpres dans les couvents; car la rue des Postes est la rue sainte, la rue sacrée, la rue bénite. C'est comme un entrepôt de sacristies et de chapelles, il y en a pour tout le quartier, il y en aurait pour tout un monde. Couvent des *Dames Saint-Augustin*, des *Dames Saint-Thomas*, des *Dames Ursulines*, des *Dames de la Visitation*, des *Dames de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Filles de l'immaculée Conception*, de la *sainte Providence*, du *sacré Cœur de Jésus*, et des *Filles de bonne volonté* (plaisanterie à part, et sans allusion coupable ni déshonnête).

Tout cela a sa chapelle, son sacristain et son abbé, avec ses habitués et ses pratiques; et c'est à qui en aura le plus, car il y a rivalité et concurrence dans les choses saintes comme dans les profanes, et les *Dames Saint-Augustin* jalourent les *Filles de la Visitation*, comme la *Gaieté* jalouse la *Porte-Saint-Martin* et l'*Ambigu*. A chacun son casuel, à chacun sa clientèle; c'est trop juste.

Dans cette rue se trouve aussi le fameux Col-

lège des Irlandais, à côté de la rue du *Puits-qui-parle*. La rue du Puits-qui-parle! Ce nom-là a souvent piqué ma curiosité, et j'ai plus d'une fois étymologisé et rêvé, à part moi, sur son origine. Victor Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris*, dit qu'il y avait là, comme à la place de Grève, *un trou aux rats*... Vous savez ce Trou qui lui a inspiré la prière de Paquerette de Chante-Fleurie, redemandant sa fille, sa jolie petite Esmeralde qu'on va tuer, malgré sa taille svelte, sa grâce d'enfant, sa petite chèvre Djali, et son joli petit soulier. Vous vous rappelez ses larmes, ses angoisses, sa prière, son admirable prière de mère, le plus joli, le plus suave morceau que je connaisse. Eh bien! je pense à tout cela, quand je passe dans la rue du Puits-qui-parle. Mais d'autres chroniqueurs disent qu'elle doit tout simplement son nom à un puits qui faisait écho. Tant pis, car ce puits-là ne vaut pas mon *Trou aux rats*; c'est un puits tout simple, tout naturel, prosaïque comme une citerne, qui ne me rappelle plus mon petit soulier; ni ma prière. Tant pis!

Enfin, dans la rue des Postes était jadis *l'École Normale*, fondée par la Convention, et destinée à devenir le berceau des arts et de la science. Il y avait quelque chose de grand dans cette institution, où devaient s'élaborer pour tout un peu-

ple et mûrir les éléments de l'instruction commune; vaste foyer, dont les rayons jaillissant de toutes parts eussent répandu la lumière et l'éclat sur la France. Elle avait de grandes pensées la Convention, des pensées marquées au coin du génie, et qui s'élevaient haut, quand elles ne se heurtaient pas à des potences ou à des cadavres. Il y a du sublime dans tout ce qu'elle a conçu, dans tout ce qu'elle a fait; car tout est imposant dans un volcan qui gronde!... Fondée par la liberté, l'École Normale s'éleva, puis décrut avec elle, jusqu'en 1822, époque où les jésuites la chassèrent de la rue des Postes, et les Pères de la Foi en firent un séminaire. Il n'est point de monument peut-être qui n'ait eu, comme l'École Normale, ses vicissitudes et ses phases; tantôt sacré, tantôt profane; impie avec la République, saint avec la Restauration, glorieux avec l'Empire. Voyez la Sainte-Geneviève-Panthéon, et le Panthéon-Sainte-Geneviève, et voyez-en mille autres. Voyez le Temple de la Gloire rêvé par Napoléon, et qui, sous la restauration, redevient la Madeleine. Il y a tout le résumé d'une époque là-dedans, avec son caractère et sa couleur; et il n'y a guère d'édifice, ou de maison un peu vieille dans Paris, qui n'ait ainsi toute une histoire de France écrite sur ses pierres! Quant à l'École Normale, aujourd'hui c'est un hospice; juste mi-

lieu tout trouvé entre l'École et le Séminaire. Or, tout à côté de l'ancienne École, et parmi la sequelle de couvents qui pullulent dans la rue des Postes, comme les fourmis en une fourmière, il en est un dont je dirai deux mots, parce qu'ils sont à la fois une peinture et une histoire.

C'était en 1831. L'un de mes amis me proposa un jour de le suivre au couvent des *Dames Sainte...* où il allait voir sa sœur. — « Ta sœur est-elle jolie ? » lui dis-je. — « Elle est bien, et en compagnie de « jeunes nonnes qui sont encore mieux qu'elle. » Il mentait le frère, mais il parlait de sa sœur en indifférent et en aveugle, ce qui est tout simple, car je ne connais rien qui soit plus insouciant pour une jeune fille, plus barbare, plus rustre et plus ourson qu'un frère, si pourtant j'en excepte un mari. Quoi qu'il en soit, j'allai au couvent, attiré et séduit autant par le minois caché et encapuchonné des recluses, que par le désir de voir l'intérieur d'un monastère.

Arrivés à la porte, nous tirons une sonnette, dont le son retentissant se mit à galoper dans l'air comme un canard qui crie et bat des ailes. Nous reculâmes à dix pas, craignant d'avoir donné l'alarme au voisinage; nous avions cru tirer une sonnette, et nous étions tombés sur une cloche. Au bruit qu'elle fit, une vieille femme en lunettes,

et le dos courbé, entr'ouvrit lentement un petit trou grillé, percé comme un œil au milieu de la porte, et que les Allemands ont appelé *was ist das*, c'est-à-dire *qu'est-ce cela?* La vieille tourrière y passa son nez comme un vieux singe à travers sa cage, et d'une voix fêlée, nous cria en effet : « Qu'est-ce cela ? Qui demandez-vous ? » Ma sœur, répondit mon compagnon; et devant lui les portes du couvent s'ouvrirent, et peu de temps après sa sœur entra dans le parloir. C'était une jeune fille de quinze ans, vive et gaie comme son âge, avec un air folâtre et un charmant sourire. Sa petite taille serrée la rendait svelte et mince à prendre entre deux doigts; sa vivacité la faisait légère à s'échapper de vos doigts même. C'était un petit lutin avec un regard perçant, des cheveux blonds; c'était une jeune fille qui allait être femme, et qui était encore enfant. D'aussi loin qu'elle nous vit, elle courut à nous en sautillant, embrassa son frère, puis s'arrêta, ne sachant trop si elle ne devait pas m'embrasser de même. J'étais prêt à faire la moitié du chemin, et à tirer d'embarras la jeune fille, quand son frère lui dit : Monsieur est *mon ami*, en me présentant à elle. Son ami, son ami, oh ! qu'il s'en aille au diable; car la jeune fille s'arrête et ne m'embrasse pas. Dieu ! quel butor de frère ! Son ami, l'assassin !

son ami!... Ce mot-là m'a poignardé; je lui en garde rancune!

La jeune fille s'appelait Nina.— « Puisque Monsieur est votre ami, » dit-elle à son frère, « il faut l'amener avec vous chez ces dames; madame de B.... reçoit samedi, et sera bien aise de vous voir ». Le frère promit de revenir, et je promis de le suivre moi, car elle était charmante la petite sœur, charmante à vous donner l'envie de la revoir. Aussi je pressai en sortant les mains de son frère, je l'appelai mon ami, mon véritable ami; ... j'avais oublié ma rancune.

Le samedi soir, avant sept heures, nous étions au couvent... Deux sociétés, deux tables et deux salons rivaux se partageaient le monastère. A la tête de l'une, était madame de B..., vieille douairière, intolérante et bigote, qui avait à part son monde, ses chevaux et sa voiture. Vendéenne, elle a fait le coup de fusil, porté le briquet et bivouaqué dans les broussailles. Aussi a-t-elle reçu deux blessures, deux blessures chéries dont elle parle sans cesse. Ma blessure! elle en est fière comme un troupière de ses chevrons. A l'entendre narrer ses campagnes, à voir ses moustaches et son allure, on la prendrait pour un vieux grognard de la garde ou un dragon de la Tour. C'était une maîtresse femme. Elle recevait

l'abbé, le sacristain, le marguillier de Saint-Étienne, et les fabriciens de la paroisse. Elle affectait les grands airs, disait mes valets et *mes gens*, parlait de la populace et de la canaille, de l'hérésie du temps et de l'impiété du siècle. Elle appelait Voltaire un scélérat, Rousseau un homme de rien, Béranger un misérable, Lafayette un sans-culotte, l'abbé Châtel une horreur, et les Saints-Simoniens des monstres. L'abbé Châtel et les Saints-Simoniens, c'était là surtout ce qui excitait la bile et remuait dans sa profondeur toute l'indignation de ces dames. Elles n'avaient pas assez d'imprécations et d'anathèmes contre ces renégats et ces hérésiarques du siècle. Ils étaient devenus leur plastron, leur cible, leurs suppliciés, leur *pâtira*, leur victime; c'était à qui les lacérerait, les déchirerait le plus. A toi, à moi, à nous deux, à nous tous! Pauvre abbé Châtel, va; pauvres Saints-Simoniens, je vous plaignais de toute mon âme. — « Je ne croyais pour tant pas, » dit un jour la supérieure, « que Saint-Simon fût un athée; car enfin l'Écriture...—Ah! par Jésus », dit aussitôt le jeune abbé, « ma chère sœur, prenez garde; vous allez blasphémer! »— « En vérité? » Et la supérieure toute pâle se signa trois fois. — « Ce n'est pas Saint-Simon le saint, » reprit le jeune abbé, « qui est le dieu de ces impies, c'est un certain marquis, espèce de